

Le corps du Causse

Semences, cailloux, fleurs, étoiles, objets, bêtes et gens : ces talismans nous introduisent dans d'autres mondes.

L'araignée tisse le linceul de la dormeuse ; la soif saisit le mort ; résurrection de l'aïeule sur le chemin des eaux cloîtrées ; métamorphoses du calcaire ; les dessins rupestres signent une présence, un pied d'enfant levé dans l'aube quaternaire. La nuit menace, immense bête à l'assaut des murs ; à l'abri des épées solaires un lézard nous guide dans des chambres étranges. Le temps s'est déposé en larges bandeaux sur la Terre. L'infini même se caresse.

La vie des gens

- La dormeuse
- Naissance
- Vieillesse
- La tentation de Saint Cirq
- Ma mère de jadis

- Apparition
- Sommeil
- Le grenier

Le corps du causse

- Sainte Rupine
- Le corps du causse
- La Déesse
- L'heure du berger
- Terre battue
- Empreintes aux parois
- La lune mouillée
- La nuit terreuse
- Les chambres violettes
- Incendie
- Mortelles
- Eternelles

Les choses et les bêtes

- Le sacrifice du cochon
- Les objets
- Sécheresse
- Le râteau
- La charrue
- Fleurs
- La noix se noie
- Le loir
- La chevêche
- La jument
- Genévriers
- Rapaces ou le temps vertical

Naissance

Nous vivions parmi les ronces
blessés aux lames de feu des après-midi interdits
blanchis par la poudre sèche des chemins
nous voulions les orages au sommet de l'été

Le fond des nuits jamais ne nous fut aussi proche
on pouvait en toucher la chair bleue
et suivre avec les doigts l'érosion de la lune
pincer les fils tendus de l'une à l'autre étoile

Je viens de cette voie de l'enfance
du merveilleux errant qui fonde le possible
des ténèbres lustrales mouvantes argentées
où j'ébauchais les contours de ma vie

Je viens de cette danse
sur les pierres brisées par les épées solaires
où cependant frémit une herbe sèche
comme un espoir tenace et frêle

Chaque matin d'un bond la vie me soulevait
le rayon filtrant des persiennes
et s'enracinant dans mes yeux
me tenait éveillée tout le jour

L'ombrelle

J'ai l'ombrelle de soie
mouillée de pluie
rouillée de temps
quelle tristesse de n'avoir pas de certitude

J'ai l'ombrelle de soie
trouée fusée
une femme en dentelles
la peur de se savoir sans époque et sans lieu

Fantômes dans le pré
passent et viennent
mes images
terreur d'appartenir à ce champ moissonné

Je tiens l'ombre de toi
celui qui fut perdu
dans un trou de la guerre

La tentation de Saint Cirq

Le temps s'est déposé
en larges bandeaux sur la terre

au creux des paniers tressés
le pain dans sa pâte respire
et la pierre a levé
dans les couches profondes

les eaux emprisonnées dans les cavernes rondes
font des vasques secrètes

—

Aux profondeurs du roc
le vieux seigneur a précédé sa tombe

gisant qu'animent les seuls yeux mobiles
ombres parées de reflets glauques
le regard est saisi par le fil des désirs

dans les lacs de ses yeux nagent les jeunes filles

—

Je suis déposée nue au bord du paysage
au-dessus d'un vertige
et retenue par l'eau dansante à ma cheville

Pulsations moirées de la voûte
au battement
des entrailles rocheuses

L'humeur a glissé sur ma peau
plus étrange que l'enroulement froid des couleuvres
aux globes sans paupières

—

Le rythme dit les rites
de la grotte aquatique

La soif saisit le mort
les gouttes lentes glissent
burinant le sommeil

A l'intérieur des orbes vides
s'écrit le ballet impudique

□

Le corps du causse

Miroitements des espaces sans tain
le soleil lourd couve un sol ancien

Replats opaques imbriqués
stèles pour le retournement des os

Sur les versants couverts de castines lunaires
se creusent des orbes dorés

Aux lumineux matins baignés de mousses
une légère opalescence monte des sources

Un réseau chevelu accroche à l'envers des vallons
les racines des chênes

A l'endroit des fleuves enfouis
un travail caverneux corrode le squelette

Le temps fossilisé gravé dans les calcaires
entre les griffes du silence

L'heure du berger

Le troupeau a laissé sa trace
aux griffes du genévrier
la baie bleuie se poudre en vert-de-gris
perles à peau tendue
crèvent de jus noirâtre

Luisant sous la douce et dernière lumière
dans un caillou commun
l'or est au cœur d'un filon clair
toute la mémoire de la terre

A l'ombre des géantes
les enfants racontent des histoires
juste avant l'étoile la plus brillante
exhalaisons sonnailles
encensement des lieux

Empreintes aux parois

Témoins de nos vies simples

les doigts ouverts
sur un avenir oublié

Des pas étoilés sur la glaise

un pied d'enfant
levé dans l'aube quaternaire

Empreintes sur un ciel rocheux

défunes mains coupées
sans tiges sans paroles

L'inlassable désir de geste

un souffle
une manière de chanter

Incendie

Je vois j'entends les cuivres fous
fondre dans la couleur des braises

Les verdoyantes langues bleues lèchent les troncs
danse pareille aux flammes de l'oseille

Les champs d'épis se sont couchés
s'embrasent toutes les moissons

La sève jaillit et bouillonne aux fentes résineuses
les brandons roulent sur les pentes

Des lambeaux de soleils tombent d'un ciel obscur
portés sanglants dans l'ouragan vermeil

Traces noircies jetées sur les parois de craie
dans l'ombre des vents calcinés

Le leueur des saisons de jouvence
passera l'éponge humide des neiges

Sécheresse

Près des trous d'eau flotte
l'odeur faisandée de la mort

Les lapins affolés s'engluent
dans la poix goudronnée

Les chevreuils immobiles
pailles brûlantes
près d'un ruisseau de cailloux

La couleuvre habite
les murs de la maison
près du bol d'eau du chien

Les biches ont plongé
dans la boue des citernes
dans le canal escarpé comme un puits

Les charognards n'attendent plus
ils ont quitté le ciel
ils marchent sur la terre

Rapaces ou le temps vertical

l'éternité
une heure
un leurre

l'oiseau vrille en un point l'espace

le faucon crécerelle atteint la moelle du ciel

le présent
taraude
la terre

puits sans fond de l'instant

dépotoir des pourrissements
un trou macule le regard

l'oiseau tombe
la plume sèche
la feuille s'envole